Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les Yeux de la tête a paru en 1953
aux Jeunes Auteurs réunis dans un
recueil de trois nouvelles intitulé
L'Emploi du temps.

ISBN 978-2-84263-606-7

Extrait de la publication

Maurice Raphaël

Les yeux de la tête

Suivi d'une tentative de bibliographie

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6e

Extrait de la publication

Ma vie c'est rien,
Mais un tas de Dieu sait quoi.
J'ai dit que ma vie c'est rien
Qu'un tas de Dieu sait quoi,
Juste une chose après une autre
Ajoutée à des ennuis.

Blues
LANGSTON HUGUES.

3 août. Tout tient à des hasards. Un trottoir plutôt qu'un autre. Une rencontre dans le métro. Aujourd'hui, j'ai appris que Jésus était encore en vie. Je le croyais mort depuis longtemps. Il avait même cessé d'être un mort pour moi, je n'y pensais plus du tout.

Six mois après son départ pour l'Espagne, j'avais reçu une carte postale signée de lui. Une vue de Madrid, la Gran Via. Elle avait dû séjourner quelque temps dans une poche, elle était tachée et cornée, marquée d'empreintes digitales graisseuses. Un bout de carton écrit au crayon. Jésus me disait qu'il était heureux, qu'il faisait froid et qu'il y avait de la boue, mais il était heureux et espérait avoir bientôt l'occasion de se battre. C'était en février trente-sept.

Depuis, je n'avais plus rien eu de lui. J'avais pensé, au bout de son silence, qu'il avait dû se faire tuer et, ensuite, je n'avais plus rien pensé. Il y avait trop d'années écoulées et tant d'autres morts entre nous.

Et puis voilà. Voilà que cet après-midi, dans un wagon de métro, à la station Abbesses, je me trouve nez à nez avec un garçon que j'avais connu dans le temps, à Toulon, et que je n'avais plus revu depuis près de dix ans. Une

Extrait de la publication

seconde d'hésitation et l'on se serre la main. On ne sait trop que se dire sur le moment. Il m'apprend qu'il vit à Paris et je lui réponds que moi aussi. On dépasse quelques stations et, à un geste que j'ébauche, il doit comprendre que je ne vais pas tarder à le quitter. Alors, en parlant très vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps de finir son histoire, il me jette entre les bras sa grande nouvelle. Jésus est vivant. Il vit même à Paris, lui aussi, avec sa mère et sa cousine.

Il ajoute qu'il va souvent les voir. Ils parlent de Toulon, des amis, de moi. Ça ferait certainement plaisir à Jésus d'avoir ma visite.

Tout en me disant cela, il sort son stylo et griffonne une adresse à mon intention sur son ticket de métro. Quand il a terminé, il me le tend et je le glisse dans ma poche sans le lire.

« Va le voir », continue-t-il plus lentement cette fois, avec l'air de chercher et de peser chacun de ses mots. « C'est qu'il faut que je te dise : Jésus est revenu aveugle d'Espagne. »

La rame de métro a emporté l'autre et je suis resté seul sur le quai, indécis. J'aurais dû prendre une correspondance, mais je n'avais plus de but précis. Seulement un besoin physique de m'évader de ces galeries de taupe et de respirer un air qui ne soit pas de conserve. Pourtant, dehors, l'air était gluant et lourd et il faisait encore plus frais dans les couloirs du métro.

Il faisait chaud également, en cet été trente-six, à Toulon, lorsque j'avais connu Jésus. J'avais dix-huit ans et lui, à peu près le même âge. Il faisait chaud et la première

page des journaux avait une légère odeur de sang. Nous nous retrouvions dans des meetings, nous suivions côte à côte des défilés qui nous promenaient de la bourse du travail au monument aux morts, en passant par la place de la Liberté. Sur la place de la Liberté, des pancartes de tôle émaillée, accrochées aux lampadaires, réclamaient d'être bons pour les animaux.

Jésus travaillait chez un peintre d'enseignes. Sa mère était française, son père des Asturies. Il avait été tué là-bas, en trente-quatre, lors de la révolte des houillères. Ils étaient alors revenus en France. Nous habitions la même rue. La rue des Boucheries. Jésus avait une cousine, une gosse de dix ans, à la peau de Mauresque, recueillie par ses parents. Elle s'appelait Lucienne. Nous ne lui prêtions aucune attention. Je me souviens simplement qu'elle avait de longues jambes grêles et qu'elle jouait souvent à la marelle dans la rue. Elle traçait des lignes à la craie sur le trottoir et écrivait le Ciel et l'Enfer avec des fautes d'orthographe.

La bagarre d'Espagne nous donnait la fièvre. Un jour, j'avais dit à Jésus :

« Tu ne crois pas qu'on est plutôt moches de faire joujou avec les communiqués et les reportages de *Paris-Soir* ?

— Moches ?

— Salauds, oui. Des salauds on est, je te le dis. C'est bon pour les voyeurs ou ceux qui s'en foutent. Ça me fait penser aux affiches de gare, la publicité des stations de bains de mer. »

Jésus n'avait rien répondu. Mais, quelques jours plus tard, il m'annonçait sa décision de rejoindre les brigades.

Extrait de la publication

Il s'attendait peut-être à ce que je fusse d'accord pour partir avec lui. Je n'ai fait que l'accompagner sur le quai de la gare.

Il avait bu ce jour-là et il avait voulu que j'aille avec lui au quartier réservé. J'étais resté à l'attendre dans la salle pendant qu'il montait avec une fille blonde boulotte qui louchait. Il était redescendu au bout d'un quart d'heure, l'air las, les pommettes enfiévrées et les yeux cernés. Il avait dû vomir et il avait sur les joues des traces de larmes encore humides.

Nous avions pris le chemin de la gare. Il portait à la main une petite valise en fibranne et une musette en bandoulière. Sur le quai, au dernier moment, je l'avais tiré par la manche et je lui avais dit :

« Tu ne m'en veux pas ? »

Il avait haussé les épaules. Puis il était monté dans le wagon. J'avais attendu qu'il parût à la fenêtre du compartiment, mais il ne s'était pas montré.

5 août. Cet après-midi, je me suis rendu à l'adresse indiquée sur le ticket de métro. Au rez-de-chaussée se trouve un magasin de coiffure, peint en violet de fraîche date. Sur le pas de la porte, un garçon en blouse blanche lisait un journal de courses, une cigarette au coin des lèvres. Je me suis arrêté si près de lui qu'il m'a pris pour un client et a fait mine de s'écarter pour me laisser le passage à travers le rideau de perles. J'ai surpris son geste et, brusquement, j'ai eu envie de tout laisser tomber et d'entrer

me faire couper les cheveux. Mais, décidément, la devanture était trop violette pour que je sois tout à fait en confiance.

Voyant que je ne me décidais pas à entrer, le garçon s'était remis à lire son journal de courses, dans l'embrasure de la porte.

J'ai foncé dans le corridor et j'ai grimpé l'escalier.

Au cinquième, avait écrit l'autre sur le ticket.

Sur la porte de gauche, au bout du palier, un carré de papier retenu par une punaise. Un nom tracé au crayon : Mme veuve Diaz. Et, au-dessous, à l'encre noire : Jésus Diaz.

J'ai frappé avant même de penser qu'il m'était encore possible d'hésiter. J'ai frappé une fois, deux fois. Rien ne répondait. Il ne devait y avoir personne, sauf lui, Jésus, bien entendu, qui n'ouvrait pas. J'allais redescendre lorsque j'ai senti quelque chose de dur sous mes pieds. Une clef sous le paillasson. Je l'ai ramassée et j'ai ouvert la porte. Je me suis trouvé à l'entrée d'un bout de couloir sombre.

« Qui est là ? » a dit une voix dont j'ai reconnu immédiatement l'intonation gutturale.

La voix semblait provenir de l'extrémité du vestibule et je me suis dirigé vers elle.

« Qui est là ? a repris l'autre et j'ai perçu le tâtonnement d'une canne sur le plancher.

— Ho ! Jésus ! j'ai dit.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Il n'avait pas reconnu ma voix, lui.

Extrait de la publication

Je me suis soudain trouvé devant lui, au seuil d'une petite pièce aux volets clos. Devant Jésus, assis sur son lit, qui tentait d'enfiler à ses pieds des pantoufles de toile bleue qu'il guidait du bout de sa canne blanche.

Je l'ai saisi aux épaules et il a eu un mouvement de recul instinctif. Un geste comme pour se protéger.

« C'est moi. Moi.

— Ah !... c'est toi ! »

Des lunettes noires à monture d'acier cachaient ses yeux. Il a gardé un instant la bouche entrouverte, comme s'il allait encore parler, mais il s'est tu.

« Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre tu viendrais. Hier, Antoine m'a dit qu'il t'avait rencontré. »

Il s'est étendu à nouveau sur le lit et, d'un geste vague de la main, m'a désigné une chaise où m'asseoir.

Je ne le trouvais pas trop changé, Jésus. Un peu amaigri simplement, les traits tirés et une peau sans couleur. Il n'avait pas dû se raser de quelques jours, sa barbe naissante était d'un blond qui donne sur le roux. Ses cheveux semblaient s'être éclaircis.

Dans la chambre, il faisait plutôt sombre. Les persiennes fermées devant les fenêtres entrebâillées. Une petite pièce sans odeur, d'une propreté pauvre. Une chambre d'aveugle, où rien n'est destiné à être vu.

Et nous sommes restés là. Jésus sur son lit, moi assis à son chevet. Il portait une chemise kaki, avec un gilet noir déboutonné et un pantalon de toile bleue. Pieds nus.

A se retrouver après un si long temps, on n'a pas grand-chose à se dire. Je ne voulais pas tourner à la dame de charité qui fait visite à ses pauvres pour leur porter une

Extrait de la publication

portion de pot-au-feu et des chaussettes dépareillées. Moi, je ne lui apportais rien, à Jésus. Tout ce que je pouvais lui offrir, c'était quelques cigarettes.

« Tu veux une pipe ? » lui ai-je demandé.

Il a fait oui de la tête.

Je l'ai allumée à mes lèvres et la lui ai glissée entre les siennes. Il devait avoir une sacrée envie de fumer, j'ai deviné ça à la façon dont il s'est empli de fumée à longues bouffées goulues.

« Ça fait un bout de temps que je crache, a-t-il dit au bout d'un moment. Elle doit toujours me rapporter un paquet de pipes et puis elle oublie. Elle s'en fout. C'est de Lucienne que je parle. Tu sais que je vis ici avec ma mère et elle. »

Je savais. Je lui demande s'il sort de temps en temps. Il me dit qu'il n'y tient pas.

« Je m'emmerde dehors, encore pire qu'ici. Je sens les autres qui vivent et qui me voient vivre. Il y en a qui me frôlent et qui s'excusent. C'est la plaie, ces gens polis. Et il y en a plus qu'on ne s'imagine, du moment que c'est gratuit. C'est marre, tu comprends, c'est marre.

» J'ai un flair de chien de chasse. Je les catalogue rien qu'à leur odeur. Ceux qui s'approchent de moi, toujours des vioques qui sentent l'aigre ou des tout-mômes qui ont des odeurs blanches comme du lait. Celles qui ont des odeurs de femme, de vraie femme, celles qui ont du vrai sang dans leurs veines de garces, celles-là ne s'arrêtent jamais, je ne les intéresse pas. Je voudrais les saisir au vol, en retenir une de ces odeurs dans le creux de mes narines. C'est idiot.

Extrait de la publication

» Et ça m'apparaît encore plus bête lorsque je suis dehors tout seul avec ma canne. Ma belle canne, il ne me manque plus que le chien et la sébile. Pourquoi pas la sébile ? Je gagnerais ma croûte, ça ne serait pas du luxe. Elles me le font assez comprendre, les deux autres, que je suis à leur charge, que je suis une charge. Oh ! elles ne s'adressent pas à moi directement, bien sûr, c'est toujours à Dieu qu'elles se plaignent, que c'est une misère, une croix, le purgatoire sur terre, que la vie augmente, le prix des patates et le loyer et tout. Si Dieu pouvait avoir un peu pitié d'elles et de moi aussi. Moi, à mon âge... comme si j'avais eu besoin d'aller me mêler de ce qui ne me regardait pas. Je prends mon compte dans l'affaire, j'ai plus qu'à mettre ça dans ma poche et mon mouchoir par-dessus.

» L'autre jour, ma mère qui croyait que je dormais, à une voisine... On préférerait le voir mort, ce serait une délivrance pour lui. Et pour elles, donc !

» Bon Dieu ! Moi je ne préfère pas me voir mort. Je vis, nom de Dieu ! Je suis tout de même vivant. Si seulement je pouvais toucher une femme, une vraie, la prendre entre mes bras, la serrer contre moi. Ça me rend malade, cette idée. Je sens d'ici l'odeur de leur peau, aux filles, à toutes les filles de la rue qui vont et qui viennent, qui prennent le métro et vont au cinéma et vont se coucher avec d'autres. Je gamberge, je gamberge. C'est ça qui me fait mal, des images plein la tête, toujours les mêmes. Un vrai théâtre. »

Il était lancé, Jésus, on aurait dit qu'il s'était tu depuis trop longtemps et qu'il n'allait plus pouvoir s'arrêter. Il avait laissé éteindre sa cigarette, dont il mâchonnait le bout entre ses lèvres.

Extrait de la publication

« Du vrai théâtre, je te dis, je ne sais pas si tu imagines ce que ça peut donner. Des ventres, des cuisses, des nichons, des fesses qui défilent sans arrêt, font les beaux, dansent devant moi. Des ventres que j'en ai jamais vu d'aussi beaux. Et pourtant, il me semble que je les reconnais, je pourrais leur donner un nom à chacun et il y en a toujours de nouveaux. Tu ne peux pas te faire une idée.

» Et ici, Lucienne. Son odeur à elle. Elle sent l'amour et c'est pas discret, je te jure. Et sa voix, ses bruits de femme que je reconnais dans tout ce qu'elle touche, quand elle mange, quand elle boit, quand elle se lave. Lucienne, bon Dieu !

» C'est vrai que tu ne l'as plus vue depuis qu'elle était toute môme. Moi non plus, je ne l'ai pas revue, mais ce n'est pas pareil, je sais comment elle doit être balancée, comme si je pouvais la voir. Une sacrée pépée bien roulée, fais-moi confiance. Une odeur, ça dit tout.

» Quand je me mets à y penser la nuit, ça me rend cinoque. »

J'ai tout de suite pensé que Lucienne, ce devait être cette fille dont une photo d'identité était coincée dans le cadre d'une autre photo plus grande où étaient groupés des hommes en salopette avec des brassards et des fusils ou des mitraillettes entre les mains. J'avais reconnu Jésus. Il portait sur l'oreille un calot trop petit et riait en brandissant son arme dans la direction de celui qui avait dû prendre le cliché.

A côté de lui, un garçon lui entoure les épaules d'un bras et un autre, par-derrière, lui fait les cornes au-dessus du calot. Ils rient tous. Au milieu d'eux, deux femmes

Extrait de la publication

également en salopette, avec de grosses poitrines et des bandes de cartouches en sautoir, sont les seules à ne pas rire. Ce sont de bien belles filles avec lesquelles ils ne devaient pas s'ennuyer, tous les copains.

La photo de Lucienne couvrait le coin du haut. C'était bien elle, avec un peu d'attention, il n'y avait pas à s'y tromper. Elle avait le même regard buté, la même moue que la gosse qui jouait à la marelle sur le trottoir de la rue des Boucheries à Toulon. Avec ses cheveux noirs, raides, rejetés en arrière d'un seul coup de peigne et son nez trop grand, elle paraît plutôt laide. Un visage en lame de couteau, avec de gros os qui saillent sous une peau sèche et font des ombres dures sur l'épreuve. Il est vrai qu'une photo d'identité, on ne peut guère s'y fier.

Et Jésus qui me parlait toujours d'elle, puis tout à coup :

« Tu ne m'écoutes plus. Je t'emmerde. Je parle, je parle, toutes ces salades. Je ne t'ai même pas demandé ce que tu étais devenu...

— Oh ! moi... ! »

Je n'étais pas venu pour lui raconter ma vie. D'abord, je n'aurais même pas su par quel bout la prendre. Il y a trop de tout et de rien. Pour raconter quelque chose, il faut trouver un fil. Je ne serais jamais arrivé à démêler ce qui compte de ce qui ne compte pas, l'insignifiant du reste. Une vie, c'est fait de tout.

De toute façon, je n'avais rien à lui dire. Je lui ai répondu que je n'avais rien à lui dire, que je vivais, quoi.

Lui, d'ailleurs, s'en foutait bien. Il m'avait demandé ça en l'air, comme on se dit comment ça va, en se serrant

Extrait de la publication

la main. Il n'avait même pas attendu que j'aie fini de lui répondre pour recommencer à me parler de lui.

« Avec ça, je ne sais plus sur quel pied danser. Si ça ne va pas, elles me disent que je manque de courage, elles essayent de me remonter... me remonter, elles me prennent pour une pendule, ces carnes. Si un jour je ne suis pas trop cafardeux, que je rigole un peu tout seul en pensant à de vieilles histoires marrantes ou que je chantonne ou que je siffle un air qui me fait plaisir, elles semblent penser que je ne m'en fais pas et qu'au fond je suis le plus heureux à rester peinard, à rien foutre pendant qu'elles vont marner. Bien sûr, elles ne le disent pas ouvertement, mais ce n'est pas besoin.

» Elles vont au boulot, moi je me les roule, au fond je les comprends un peu. Mais c'est pas à moi qu'elles devraient s'en prendre, seulement va leur faire comprendre ça, il faudrait chercher trop loin. Moi, elles m'ont sous la main, à leur portée, à leur charge. »

Jésus avait enlevé ses lunettes, mais je ne voyais pas ses yeux, car il avait baissé ses paupières et les tamponnait doucement avec un mouchoir roulé en boule dans le creux de sa main. Il demeura un instant immobile, les yeux clos, la tête reposant sur le traversin. On aurait pu croire qu'il dormait ou qu'il était mort. Il avait bien une tête de cadavre, avec son teint cireux et ses yeux caves. Et aussi ses pieds nus à l'équerre, de vrais pieds de cadavre, à l'écartement réglementaire. Comme au garde-à-vous. Des pieds qui ne lui appartenaient plus. Leurs ongles étaient longs et noirs.

Extrait de la publication

« Elles me disent, poursuivait-il, qu'elles m'achèteront une radio si elles ont l'augmentation qu'elles attendent. Pour me distraire. Je sais pas si ça me distraira, mais elles, en tout cas, elles me font doucement rire avec leur augmentation. Des augmentations, ah ! la la ! Lucienne travaille en usine et ma mère fait des ménages. Un de ces jours, je vois ça, Lucienne va en avoir marre, elle laissera tomber le boulot et trouvera quelqu'un pour lui payer du linge, des bouchons de carafe et le reste. Foutue comme elle est, ça ne sera pas difficile. On pourra toujours lui courir après, nous. »

Il a l'air de se faire des idées sur les possibilités de sa cousine, Jésus. Avec la gueule de pruneau qu'elle a, elle peut toujours attendre.

« Je reste seul ici, tu vois, continuait-il, sauf les après-midi où la vieille n'a pas de travail. Alors elle vient coudre dans ma chambre et, des fois, elle me lit le journal. Ce n'est pas moi qui le lui demande. Leurs salades, je m'en fous bien. Mais un aveugle, on doit lui lire le journal, c'est convenu.

» Le dimanche, elle veut à toute force me faire sortir. Ma petite promenade, comme le chien. Elle m'emmène à son bras, heureusement qu'avec ses varices elle ne peut pas marcher beaucoup. En route, elle me fait la conversation, me parle des gens qu'on rencontre pour m'intéresser, les devantures de magasins, les camelots, les autos qui passent. Je suis aux premières loges. Il n'y a que des femmes dont elle ne me dit rien. A croire qu'il n'y en a plus. Si je ne les respirais pas, je pourrais l'imaginer. Ça me ferait pourtant du bien d'en entendre parler. Savoir

En même temps, il donne aux Editions de Paris (Série blonde) des romans érotiques :

Ange Gabrielli : *Une belle plante* (n° 39, 1956 ; Phénix [Cupidon n° 104], 1976) ; *A chat perché* (n° 46, 1956 ; Phén. [Cupid. n° 93], 1976) ; *Main chaude* (n° 54, 1957 ; Phén. [Cupid. n° 11], 1973) ; *Loup, y es-tu ?* (n° 63, 1957) ; *Jeux de dames* (n° 69, 1957 ; repris sous le titre : *Martine*, Eur. [Aph. n° 1], 1973).

Des romans policiers chez divers éditeurs :

Ange Bastiani : *La Croix des vaches*, sous-titre : *Filles à Anvers* (Gerfaut, 1958 ; repris sous le titre : *Satan a besoin des femmes*, Eur. [Atmos. n° 1], 1968). — **Vic Vorlier :** *Nous irons en enfer ensemble* (Ferenczi [Feux rouges n° 14], 1958 ; repris sous le pseudonyme A. Gabrielli, Presses noires [Police n° 4], 1968 ; Bois de Boul. [Rom. noirs. fr.-amér. n° 30], 1976). — **Luigi da Costa :** *De l'embauche pour l'enfer* (Baudelaire [S.O.S. n° 5], 1958).

C'est aux Presses de la Cité qu'il donnera le plus de romans policiers :

Ange Bastiani : *La Fine à l'eau* (Mystère n° 573, 1961 ; repris sous le titre : *La Gnôle maudite*, Eur. [Atmos. n° 45], 1972) ; *Terminus cimetière* (Myst. n° 587, 1961 ; Eur. [Atmos. n° 48, 1972) ; *Les Souris valseuses* (Myst. n° 596, 1961 ; Fr.-Sud Pub. [Sup.-crime n° 3], 1977) ; *Qui sème le feu* (Myst. n° 612, 1962) ; *Coquin de fakir* (Myst n° 625, 1962 ; Bois de Boul. [Rom. noirs fr.-amér. n° 33], 1976) ; *Caltez, volaille !* (Myst. n° 638, 1962 ; Fr.-Sud Pub. [Sup.-crime n° 1], 1977) ; *Le Coup du père Noël* (Myst. n° 645, 1962) ; *Requiem pour un chien* (Myst. n° 655, 1963) ; *Panique au paradis* (Myst. n° 673, 1963 ; Bois de Boul. [Rom. noirs fr.-amér. n° 36], 1976) ; *Amour, sang et*

Extrait de la publication

zibeline (Myst. n° 681, 1963 ; repris sous le titre : *Larmes de sang*, Eur. [Atmos. n° 49], 1972) ; *Cauchemar en rose* (Myst. n° 700, 1964) ; *Folle à lier* (Myst. n° 710, 1964) ; *Monstres et merveilles* (Myst. n° 716, 1964) ; *Un sac de vipères* (Myst. n° 722, 1964 ; Bois de Boul. [Rom. noirs fr.-amér. n° 35], 1976) ; *Retourne en enfer*, prix du Suspense 1965 (Myst. n° 735, 1965 ; Fr.-Sud. Pub. [Jaguar rouge n° 18], 1976) ; *Western-party* (Myst. n° 740, 1965) ; *Cache-cache au purgatoire* (Myst. n° 754, 1965) ; *Le Bain de minuit* (Myst. n° 756, 1965) ; *Le Corso des tireurs* (Myst. n° 759, 1966 ; Fr.-Sud Pub. [Sup.-crime n° 2], 1977) ; *Un chat dans la gorge* (Myst. II n° 7, 1966 ; Walter Becker, Anvers [Panthéon du crime], s.d.) ; *Bonsoir, tigresse !* (Myst. II n° 21, 1966) ; *Crocs en jambe* (Myst. II n° 33, 1967 ; Fr.-Sud Pub. [Jag. rouge n° 20], 1976) ; *Du sang dans les voiles* (Myst. II n° 46, 1967 ; Punch II n° 98, 1973) ; *Exquise en son linceul* (Myst. II n° 62, 1967) ; *En chair et en or* (Myst. II n° 96, 1968 ; Fr.-Sud Pub. [Jag. rouge n° 19], 1976) ; *Des étoiles filantes* (Myst. III n° 118, 1970 ; Punch II n° 122, 1977) ; *Toutes griffes dehors* (Myst. III, n° 137, 1972 ; Punch II n° 105, 1977) ; *La Ribouldingue* (Myst. III n° 186, 1972 ; Punch II n° 57, 1977) ; *Le Maboul* (Suspense n° 1, 1972 ; Punch II n° 67, 1977) ; *L'Overdose* (Susp. n° 10, 1972 ; Punch II n° 17, 1976) ; *Ratafia de roses* (Punch I n° 10, 1973 ; Punch II n° 59, 1977).

A côté de cette abondante production aux Presses de la Cité, des romans policiers et d'espionnage aux Presses noires :

Ange Gabrielli : *Les Sirènes d'Anvers* (Espionnage n° 93, 1967) ; *Nuage de sang* (Arts et création [Monde secret n° 4], 1959 ; Esp. n° 96, 1967) ; *Salut, calamité* (Police n° 1, 1968) ; *Pizza au sang* (Pol. n° 2, 1968 ;

Extrait de la publication